

I

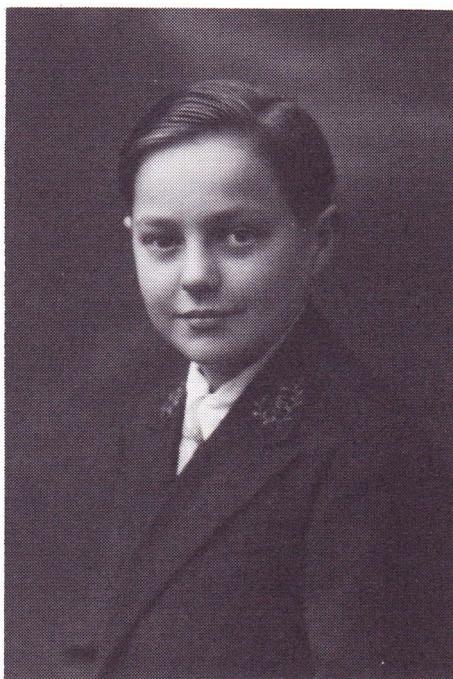
Fribourg : le départ dans la vie

Roger était le petit dernier de la famille. Ses frères André et Marius avaient quelques années de plus. Cela compte à l'âge de l'adolescence, quand on est encore un enfant confronté à deux frères qui sont déjà « des hommes ».

Il y avait aussi le fait d'être un petit garçon juif dans une cité très catholique. Il n'en fut jamais ni traumatisé, ni malheureux, mais sans doute tout cela lui donna-t-il cette envie d'exister aux yeux des autres, d'être reconnu, ce petit moteur qui fait que quoi qu'il se passe on va de l'avant et l'on cherche à se dépasser.

Un père et son fils

J'ai passé hier à Fribourg une journée assombrie par un deuil, refaisant dans le froid l'itinéraire quotidien de mon enfance. C'était il y a 40 ans. On quittait la maison vers 7 1/2 h du matin. Papa me donnait la main. Nous allions au travail ensemble. J'en éprouvais une immense fierté. Le pas était vif, surtout que dès la gare, la rue était légèrement descendante. Approchant du carrefour où nos routes se séparaient nous nous disions au revoir, selon une procédure secrète : ma main dans celle de mon père enregistrtrait une légère pression. J'y répondais



par une autre pression. Et le jeu continuait sur tous les derniers mètres du trajet. Ce jeu, nous étions très fiers de l'avoir inventé et nous ne devions en parler à personne au monde. Quand venait le signal attendu j'éprouvais alors une formidable bouffée de tendresse et de reconnaissance. Je n'étais pas seul dans la vie. Un ami m'accompagnait.

Je redescendais aujourd'hui même les rues fribourgeoises qui ont cessé depuis tant d'années de m'être familières. Je puis cependant indiquer encore les différents points de cet itinéraire sentimental et l'endroit où le plus souvent commençaient nos conversations de sourds, et là où elles finissaient brusquement, car nous nous quittions sans nous arrêter de marcher, comme deux êtres qui ne sont rien l'un pour l'autre et dont les chemins, à un moment donné, divergent. « Ceux qui nous voient doivent penser que je suis un mauvais père et toi un enfant mal élevé. » Nous nous réjouissions l'un et l'autre de cette relative tricherie car en fait personne bien entendu n'observait notre jeu. Il ne valait que pour nous. Il nous faisait complices. Ce qui n'empêchait par ailleurs ni les coups de gueule, les brouilles, les larmes

d'une vi
mal à l'e
sien. Ma
j'étais ce

L'écol
Vous s
vous-mêm
sante od
salle clai
card. Pr
première

Puis to
amours e
n'écoutio
courageu

Ainsi s
et les re
fait ? Ce
paresseu
nous aur
doit appr
et les pei

Et nou
répond :
mets de l

Quel t
voix et
l'arrosoir
de toutes

Ils son
monde. J
construis

d'une vie d'enfant, qui rentre en retard à la maison, travaille mal à l'école. Papa faisait son métier et l'enfant que j'étais, le sien. Mais pendant les quelques minutes que durait le trajet, j'étais ce qu'il y a de plus heureux au monde, un enfant rassuré.

Tels pères, tels fils

L'école commence lundi.

Vous semble-t-il aussi que c'était hier qu'on vous y conduisait vous-même ? Je revois des visages aimés. Je respire une puissante odeur de craie et d'éponge mouillée. Et dans le fond d'une salle claire m'apparaît tout à coup le visage apaisé de M^{lle} Piccard. Premiers effrois, premières peines, premières joies et premières écorchures des genoux et du cœur.

Puis tout est allé très vite. Premières cigarettes et premières amours et nous voilà déjà parents, redisant les phrases que nous n'écoutions guère ! — « Vous serez ceci et cela, chers enfants : courageux et premiers de classe, travailleurs et disciplinés ! »

Ainsi sommes-nous, à reporter sur l'avenir nos espoirs déçus et les regrets qui nous habitent. Mais eux, que seront-ils, en fait ? Ce que nous fûmes, hélas. Quelquefois menteurs et souvent paresseux. Ni pires, ni meilleurs. Ils aimeront, ils détesteront et nous aurons beau dire : la vie recommence en chaque être qui doit apprendre seul la chimie du destin, les soucis de grammaire et les peines d'amour ou de mathématique.

Et nous, parents, qu'y pouvons-nous ? C'est le jardinier qui répond : « Regardez pousser les plantes : la terre est riche, j'y mets de l'eau. La nature fera tout le reste... »

Quel tableau : je nous vois sur la touche, encourageant de la voix et du geste, dérisoires soigneurs de mi-temps, arborant l'arrosoir en forme de cœur, symbole de notre mission : les aimer de toutes nos forces et faire confiance à la vie.

Une cabane dans la tête

Ils sont plusieurs garçons qui ont réinventé le plus beau jeu du monde. Je les entends rire et crier dans la forêt voisine. Ils se construisent une cabane.

François, Alain, Jacques et Jean-Paul sont doués pour l'application. A l'école ? je ne sais. Mais certainement pour cette activité où je les vois, inlassables et fervents : ils se sont installés dans un arbre, sur une branche dont les parents, inquiets et sages, ont tout de même discrètement contrôlé la vigueur. Il faut laisser aux enfants un peu de leur responsabilité. La mère de Mark Twain disait à ses voisines, soucieuse de voir son enfant jouer au bord du fleuve : « Il ne risque pas de se noyer, il est né pour être pendu ! »

Nous avons tous, enfoui dans notre mémoire, un souvenir exaltant d'une baraque ou d'une cabane construite de guingois avec quelques copains. La mienne se situait au « Grabsal », vaste ravin que la Commune de Fribourg mit vingt ans à combler d'ordures, nous fournissant du coup, jour après jour, un matériel aussi bienvenu que visiblement défraîchi. Le cadre manquait de grandeur et nos parents auraient certes condamné nos jeux. Nous les gardions secrets et nos jardins s'en trouvaient embellis. Dans les pneus déjantés et les ferrailles tordues, j'ai vu un copain « shooter » un rat qui, surpris par l'attaque, tremblait de peur autant que nous.

Certes, les bois d'Epalinges proposent un terrain plus salubre aux jeux de mes petits voisins. Leur cabane a deux étages. Déjà, ils en construisent un troisième. La discrétion m'en a tenu éloigné. Mais j'espère que ce papier me vaudra une invitation. Il me plairait d'aller visiter de futurs souvenirs d'enfance.

Les portes grincent

Les portes d'entrée font beaucoup de bruit — quand du moins on tente de les ouvrir doucement pour qu'elles en fassent le moins possible.

J'ai des souvenirs juvéniles de rentrées tardives et de tous les problèmes qu'il fallait affronter pour qu'elles passent inaperçues. Obstacle majeur : la cohabitation, sur une même plaque, de deux boutons, sonnette et lumière. Quand il s'agissait d'éclairer le palier, le doute était terrible et le choix hasardeux. Je me suis trompé deux fois, et deux fois ce fut ma fête. Plus tard, avec mon père, nous riions de ces souvenirs. N'empêche que, sur l'heure, la chaleur de l'accueil évoquait mieux le frigidaire que l'incendie de forêt.

La
se m
jamai
proba
coup
réper
Les
tour
furtiv
escali
renco
indign
temps
rire t

sont doués pour l'appli-
certainement pour cette
ents : ils se sont installés
les parents, inquiets et
ontrôlé la vigueur. Il faut
onsabilité. La mère de
euse de voir son enfant
pas de se noyer, il est né

mémoire, un souvenir
e construite de guingois
situait au « Grabsal »,
mit vingt ans à combler
r après jour, un matériel
i. Le cadre manquait de
ondamnés nos jeux. Nous
ouvaient embellis. Dans
dues, j'ai vu un copain
aque, tremblait de peur

un terrain plus salubre
ane a deux étages. Déjà,
discretion m'en a tenu
e vaudra une invitation.
venirs d'enfance.

ent

bruit — quand du moins
elles en fassent le moins

s tardives et de tous les
elles passent inaperçues.
une même plaque, de
nd il s'agissait d'éclairer
x hasardeux. Je me suis
ête. Plus tard, avec mon
èche que, sur l'heure, la
frigidaire que l'incendie

La serrure elle aussi, passé minuit, faisait de la résistance et se mettait vicieusement à crocher — ce qui ne lui arrivait jamais durant la journée, l'attaque du requérant étant alors probablement plus franche. Il fallait aussi donner sur la porte un coup d'épaule qui produisait un bruit sinistre et que le corridor répercutait bruyamment.

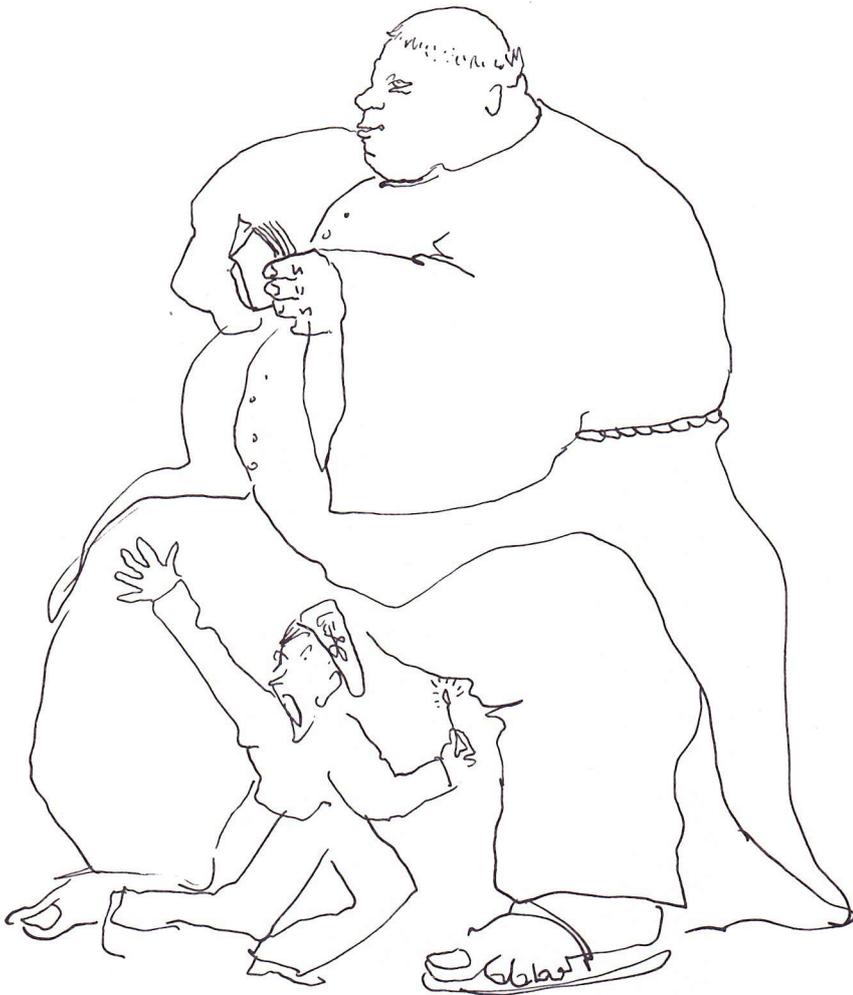
Les années ont passé et mon rôle a changé : j'ai appris à mon tour à écouter les bruits de la nuit, à percevoir les rentrées furtives et le glissement des pieds déchaussés sur la pierre des escaliers du hall. Il m'arrive alors de me lever pour aller à la rencontre d'un fils étonné et vaguement inquiet. Mais, père indigne plutôt qu'indigné, de ces souvenirs de demain — car les temps ont changé et comme pour en gagner — j'ai choisi d'en rire tout de suite.



LES CHAÎNES DU BONHEUR

Fribourg, c'est aussi pour Roger Nordmann la découverte de l'écriture, du journalisme, de la radio, de Belles-Lettres et de l'amitié.

Dès 1936, il collabore à Marianne, un hebdomadaire français prestigieux dirigé par Emmanuel Berl. Et puis, il y a Belles-Lettres. Belles-Lettres, c'est les copains, les amis, le théâtre, la fête de l'esprit, l'apprentissage de l'indépendance et de la solidarité. Une famille de cœur qui a marqué sa vie.



*Scène de la résistance à Fribourg
Sébastien*

A Fribourg
Lettres. On ne
quai de la gar
comme notre
terrasses des c
que, nous n'en

Ainsi donc,
nous porter la
montra le ch
Vallotton, Co
nuent en mine

Mon petit l
Rosset fit so

— On gèle
pédagogues o

Une porte
l'heure. — « F
Belles-Lettr

On a souve
pauvre monde
cet infantile r
plus révolution
ce qu'il en fa
bout du voyag

Belles-Lettres

A Fribourg, on signait avec le diable, en entrant à Belles-Lettres. On nous reprochait assez de lui faire grand accueil sur le quai de la gare, quand il débarquait du wagon ! Nous le fêtions comme notre maître, car il nous enseignait doctement, aux terrasses des cafés, le mépris et la liberté — laquelle est satanique, nous n'en doutions pas.

Ainsi donc, il y eut d'abord Léon Savary. Il venait de Berne nous porter la bonne parole. Puis Jean-Pierre Moulin, en exil, montra le chemin de Lausanne. Je l'y suivis pour connaître Vallotton, Cordey, Favrod, et ceux qui, devenus vieux, continuent en mineur, à chanter la même chanson.

Mon petit livre d'or est tout entier contenu dans celui dont Rosselet fit son beau souci.

*
**

— On gèle ici, constate le jeune homme auquel de vicieux pédagogues offrent la liberté en dissimulant le mode d'emploi.

Une porte s'entrouvre, comme celle des cafés amis, après l'heure. — « Entre, dit une voix railleuse. »

Belles-Lettres vient de sauver une âme.

*
**

On a souvent mis sa veste à l'envers. C'est pour tromper le pauvre monde. Pour lui faire croire que c'est ça, Belles-Lettres, cet infantile mouvement de révolte. Alors que c'est autrement plus révolutionnaire : on y entre pour apprendre la tendresse et ce qu'il en faut emporter avec soi pour en avoir assez jusqu'au bout du voyage.

Marianne

Je viens de passer quelques heures en compagnie de vieux numéros de *Marianne*, hebdomadaire de gauche qui paraissait avant-guerre à Paris. Il était à vrai dire de tendance radicale-socialiste et défendait des principes auxquels adhèrent aujourd'hui les conservateurs les plus apaisés. J'ai eu l'honneur d'être pendant deux ans le correspondant suisse de cet honorable journal. Ma fierté et ma joie étaient grandes de figurer à son sommaire, à côté d'illustres signatures : Morant, Fargues, Derème, Bost, Berl et bien d'autres donnaient de brillantes chroniques. Personnellement, je démarquais consciencieusement le bulletin de l'Office suisse d'expansion commerciale, mon rôle étant surtout de fournir des informations sur la vie économique. Allez puiser dans votre propre fonds sur de pareils sujets quand le journalisme ne vous est encore qu'un aimable prétexte à désertier les versions latines d'une dernière année de collège. J'avais 17 ans et j'invoque la prescription.

Jean-José Andrieu était le brillant secrétaire de rédaction de *Marianne*. C'est à lui que j'adressais ma prose économique. Il me souvient qu'il avait à l'époque fêté la naissance d'une fille dont je fis, bien plus tard, la connaissance : Nicole Courcel est ravissante, vous le savez tous aussi bien que moi...

Journaux vieilliss, vieux souvenirs. Entre eux et moi pour marquer la distance, une jolie fille rayonnante, qui vient m'apprendre que j'ai vingt ans de plus. Je m'en doutais. Mais tout de même, le renseignement fut mieux accepté d'être ainsi fourni par la plus charmante des informatrices !

CETTE SEMAINE : Stefan Zweig, Léon-Paul Fargue, Julien Benda, Jean Ajalbert, H. de Montherlant, René Jouglet, Jean Desbordes, Pierre Wolff et une grande enquête : La politique de la Suisse.
7^e Année — N° 349 — "MARIANNE", 24 pages : 2 francs — Mercredi 28 Juin 1939

MARIANNE

GRAND HEBDOMADAIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
Rédaction, Administration : 44, av. des Champs-Élysées (Élysees 49-26) — Publicité : 1, bd Haussmann (Provence 18-35, 18-34)

LA SUISSE

Sa défense nationale
Sa neutralité
Sa politique
Une enquête de
Roger Nordmann

A l'époque troublée où nous vivons, dans une Europe déchirée et prête à se dévorer elle-même, il importe, pour un pays comme le nôtre, de faire le recensement de ses amitiés. Il y a, en Europe, des pays qui, en dehors de la sympathie qu'ils nous portent, nous estiment pour les services que nous pouvons être appelés à leur rendre. Il en est d'autres qui ressentent pour nous une haine farouche et séculaire, tempérée par la crainte que nous leur inspirons. Il en est d'autres, enfin, qui, à distance égale d'une amitié trop mêlée d'intérêts pour être absolument pure et d'une haine qu'on ne peut jamais vaincre, nous jugent en toute impartialité et, s'ils nous aiment, le font d'un libre choix et pour nous-mêmes. Il faut que les Français se rendent compte du prix et de la valeur que représente pour eux une amitié désintéressée; il faut qu'ils la paient de retour; il faut que la France connaisse ses amis, les petits comme les grands.

C'est dans ce but que Marianne est allé demander ses principales personnalités politiques, militaires et littéraires de la Suisse de présenter chacune un aspect particulier de leur pays à ses lecteurs.

Tenu de par ses hautes fonctions à une bien compréhensible retenue, M. le conseiller fédéral Etter, président de la Confédération suisse, a voulu néanmoins exprimer « sa vive sympathie pour l'initiative de Marianne »

Le colonel Guisan



Ce qui frappe le plus le visiteur en Suisse, c'est l'importance du rôle que joue l'armée dans ce pays pacifique et traditionnellement neutre. L'armée : chacun en est, en a été ou en sera. Les jeunes qui n'ont pas encore l'âge s'entraînent dans les groupements paramilitaires, sociétés de cadets, de gymnastique, etc., à la marche et surtout au tir sportif national. Leur nombre se trouve considérablement réduit par la décision du Conseil fédéral qui vient de porter de 48 à 60 ans l'âge de libération du service — ceux-là restent groupés au sein des nombreuses sociétés militaires ou sportives pour se maintenir dans la meilleure forme technique et physique possible. « Dans nos camps, chaque

trois ans par un emprunt de 700 millions qui a été couvert quatre fois : cette année, par un impôt nouveau qui doit procurer 1 milliard et demi de francs, et dont le principe sera soumis à l'appréciation du peuple suisse le 4 juin 1939.

L'armée suisse n'a pas de commandement unique en temps de paix. D'après la législation actuelle, il appartient aux Chambres fédérales, convoquées à cet effet, de nommer le commandant suprême en cas de mobilisation générale. On s'est rendu compte en haut lieu des inconvénients qu'il y a en cas de mobilisation rapide exigée par les événements, à mettre en branle l'appareil parlementaire pour désigner le général : les Chambres fédérales ont décidé de déléguer leur pouvoir à ce sujet au gouvernement fédéral. Comme l'aspect démocratique répugne à l'idée du commandement unique en temps de paix, il est fortement question de créer en Suisse le poste d'inspecteur général de l'armée auquel chacun sait que serait appelé le colonel commandant de corps Henri Guisan. Il va sans dire que c'est le titulaire de cette haute charge

qu'éclatant comme un coup de foudre, nous répons par une mobilisation-éclair, sous la protection de nos contingents-frontière. Les portes sont verrouillées. Aux verrous des grosses portes d'entrée, nous avons ajouté des cadenas, c'est-à-dire nos fortins qui, blindés, bien armés et munitionnés, hérissent nos quatre fronts.

Dernière ce bouclier, véritable défense suisse où le soldat défend sur place sa chambrée, sa terre dont il connaît chaque pierre, chaque arbre, chaque sentier, les trois cent mille hommes de l'armée de campagne mobilisés en quelques heures, appuyés aux défenses naturelles du pays, enracinés à son sol, méconnaissent la vie dure à l'envahisseur !

Mieux encore, ce n'est pas seulement une armée que l'envahisseur trouverait devant lui, mais un peuple tout entier ! Résolus et unis, la Suisse attend les événements avec la confiance que lui donne son passé.

Ce passé est garant de l'avenir.

Gonzague de Reynold

On le raccompagnait au dernier quai de la gare de Fribourg, où il allait prendre son train pour rentrer dans ses terres à Cressier-sur-Morat. Et ces quelques heures qu'il nous accordait à la fin de son cours constituaient pour les étudiants que nous étions alors une véritable fête du cœur et de l'intelligence.

Notre génération — vingt ans en 1939, toutes frontières fermées et partagée entre les études et les mobilisations de guerre — a été marquée par la pensée de Gonzague de Reynold. Elle lui doit cette redécouverte du fédéralisme qui cessait d'être un vague partage de compétences et de souverainetés entre l'Etat

fédéral et les cantons pour devenir une morale de vie, parce que c'est la vérité de la vie que seuls ne comptent ni la force, ni le nombre, mais que chaque individu, chaque collectivité, quels que soient son importance et son poids économique ou sociale, a droit au respect de sa personnalité, son devoir étant de renforcer les éléments de sa propre identité pour être en mesure de faire l'apport au pays tout entier des particularités de son génie propre. Ainsi est la Suisse, ainsi sera l'Europe.

Et Reynold, vivant de ce rêve, l'approfondissant sans relâche, trouvait dans le passé la force encore d'espérer pendant ces années noires.

J'aime Reynold historien et poète, plein de tendresse et de lucidité pour son pays et qui nous apprend à le découvrir et à l'aimer.

Maître de nos premières années d'adolescence et de formation, il devint l'ami sensible et ouvert auquel nous nous plaisions à rendre l'hommage que méritait son immense talent. Il y a quelques semaines encore, Reynold me remerciait d'écrire et de parler de son œuvre avec une ferveur dont j'étais tellement heureux de savoir qu'elle le touchait. « Hélas, ma santé décline ; je ne suis plus qu'un recueil de morceaux choisis. » C'était la conclusion de sa dernière lettre. Il savait que sa fin était proche. La mort vient mettre un terme à la carrière d'un homme généreux, fervent, pur et dont les rares maladrotes furent d'innocence et de confiance abusée. Il nous laisse en face d'une œuvre qui ne peut plus, désormais, que grandir. Reynold disparu, jamais nous n'aurons autant besoin de sa pensée et de sa poésie. Il continuera à vivre dans nos cœurs aussi longtemps que la Suisse saura demeurer fidèle à la vérité de son âme.

(1970)

L
Fixons les
1943-1945. E
promenions
cercle s'étai
ministres fra
sein d'un go
portait le ti
vernement p
parmi nous
dont Mauroi
ce temps. U
attendre en
France, un
rapidement
coupant, le
coste, Belles
qui à lui tou
geoise —, l
François Ess
Robert mul
l'administrat

Cher e
Vraim
Tout a fe
(comme e
que je ne
trop de fe
écrites ou
de la marine
de Molard
à oue C-

Reproduction interdite

Le souvenir de Charles-Albert Cingria

Fixons les dates pour qu'ensuite il n'en soit plus question : 1943-1945. Et les lieux : Fribourg et sa campagne — nous nous promenions beaucoup — Fribourg et les Fribourgeois, dont le cercle s'était agrandi de réfugiés. Il y avait des femmes de ministres français — dont les maris faisaient carrière à Alger au sein d'un gouvernement que présidait le général de Gaulle et qui portait le titre, qui nous paraît aujourd'hui inattendu, de gouvernement provisoire. Un bénédictin belge qui demeure encore parmi nous et dont l'influence fut grande : le Père Duesberg, dont Maurois parle comme un des hommes les plus intelligents de ce temps. Un consul de Tchécoslovaquie au Luxembourg venu attendre en Suisse des jours meilleurs. Un futur ambassadeur de France, un poète polonais. Toute une population qui s'était rapidement assimilée aux groupes que constituaient, en se recoupant, le Cercle artistique, Gaston Michel, Suzanne Delacoste, Belles-Lettres et les vieux bellettriers, Jacques Thévoz — qui à lui tout seul n'a jamais cessé d'être une institution fribourgeoise —, la Bibliothèque cantonale que dirigeait à l'époque François Esseiva, et la Police des étrangers où Gauthier et Paul Robert multipliaient leurs efforts pour interpréter les lois de l'administration et faire d'un accueil sans grâce une hospitalité

ale de vie, parce que
ent ni la force, ni le
ue collectivité, quels
omique ou sociale, a
oir étant de renforcer
e en mesure de faire
arités de son génie
pe.

disant sans relâche,
espérer pendant ces

de tendresse et de
à le découvrir et à

science et de forma-
quel nous nous plai-
a immense talent. Il
e remerciait d'écrire
dont j'étais tellement
ma santé décline ;
choisis. » C'était la
sa fin était proche.

e d'un homme géné-
es furent d'innocence
e d'une œuvre qui ne
disparu, jamais nous
poésie. Il continuera
que la Suisse saura

(1970)

Cher ami
Vraiment une carte
Tout a fait géniale !
(comme image). J'espère
que je ne vous fais pas
trop de faux. Autrement
écrites ou calquez café
de la marine 21 rue Neuve
sur Molard Genève. Tout
à vous C-A Cingria

Reproduction interdite



M^r Roger Nordmann
(Camille Nordmann)

Bd de Pérolles

Fribourg

à peu près acceptable. Et puis il y avait Egloff, le libraire qui fut à cette époque un brillant éditeur.

Ainsi avions-nous vingt ans. Les frontières nous étaient fermées par la guerre. Il nous restait à voyager sur place, à rencontrer ces gens venus de tous les horizons de l'angoisse et grâce auxquels nous découvriions mille trésors de paysage et de paix que les paresse de l'habitude cachaient à nos regards incurieux. Je n'ai pas la nostalgie de ce temps. Les jeunes gens ne sont pas faits pour le bonheur. Mais je garde une reconnaissance profonde à tous ceux qui sont venus nous apporter sur place un peu de l'air du large. Et parmi eux tous, celui dont je me réjouis de parler : Charles-Albert Cingria.

Ce sont Bataillard le poète, le charmant Buchet et Borgeaud l'écrivain qui nous l'ont amené dans cette librairie que j'évoquais tout à l'heure et où nous passions le plus clair de nos journées d'études. Nous y avons rencontré, écouté, escorté Pierre-Jean Jouve, Eluard, Claudel, Pierre Emmanuel et tant d'autres. Ils venaient aux rendez-vous d'une soirée ou d'une conférence. Cingria, lui, venait par hasard furtif. Je connaissais très bien son frère Alexandre, peintre et verrier qui fit les décors de la *Cité sur la Montagne*, une pièce de Reynold que l'armée avait imaginé d'aller jouer de ville en ville. Charles-Albert admirait son frère. Le contact fut rapidement établi. « On ne se quitte plus », nous disait Charles-Albert. C'était chez lui une formule d'adieu et Géa Augsbourg raconte très bien que sitôt qu'il l'avait prononcée, cet impénitent nomade « enfourchait sa bicyclette de course et parcourait de grandes distances ».

Mais avant que Cingria ne vienne nous rejoindre, après quelque voyage d'où il nous envoyait de brefs faire-part d'existence sous forme de cartes postales, deux réflexions. La première : je viens de citer Géa Augsbourg. Rien ne sert mieux la mémoire de Charles-Albert que ce merveilleux bouquin qu'a édité Pierre Cailler et dans lequel Géa illustre un choix de textes de Georges Anex de portraits du maître qui sont tous admirables. Les deux auteurs ont su fuir la facilité. Car Charles-Albert Cingria sortait de l'ordinaire. Il y avait dans son propos, sa mise, son attitude, un côté si merveilleusement anecdotique qu'on risquait de ne s'arrêter qu'à cet aspect de Cingria. Quelquefois d'ailleurs, sous le signe de la nécessité, par grande politesse ou pour la joie d'une rencontre, d'un dîner ou de

BELLES-LETTRES

éditera prochainement

MUSIQUES DE F

par CHARLES-ALBERT

avec des dessins de Bernard
photographies de Jacq

quelque fête b
personnage. M
ment était fulg
compassion, au
des coups de co
deuxième hypot
à la rencontre
littérature est fr
eux tous, Charl
est essentiel.

« Mais n'alle
que vous ne c
peut tourner ce
Musiques de F
Belles-Lettres.
bert : une fulgur
hommes, et sur
même les plus m
coefficient de l

BELLES-LETTRES »

éditera prochainement

MUSIQUES DE FRIBOURG

par CHARLES-ALBERT CINGRIA,

avec des dessins de Bernard Schorderet et des
photographies de Jacques Thévoz.

... Sous le titre « Musiques de Fribourg », Charles-Albert Cingria dira dans la forme qui lui est propre et qui nous enchante le charme de notre ville. Que le titre ne nous trompe pas ! Il ne s'agit bien sûr que des musiques très douces qui s'élèvent des vieilles rues, musiques qu'entendent seuls les poètes...

Cet ouvrage de luxe paraîtra en tirage limité, pour le plaisir de l'auteur, des illustrateurs et des éditeurs.

On souscrit un exemplaire numéroté en versant 10 francs au compte de chèques II a 2930. En accomplissant rapidement cette simple formalité, on facilitera l'heureuse issue de cette belletrienne aventure.

LE COMITÉ CENTRAL DE BELLES-LETTRES
FRIBOURG

P.-S. — Il sera tiré en outre 20 exemplaires sur grand papier, numérotés de 1 à 20, signés par l'auteur et les illustrateurs, au prix de 50 francs.

Pour tous renseignements s'adresser à Roger Nordmann, Comité Central de Belles-Lettres, Fribourg.

quelque fête bien copieuse, Charles-Albert ne jouait que ce personnage. Mais gare à qui se laissait prendre. Le retournement était fulgurant : « Viendra le moment où à ces sourires de compassion, au pittoresque qu'on me suppose, je répondrai par des coups de couteau ou des coups de revolver. » Car telle est la deuxième hypothèque à lever. Il faut aller au-delà de l'anecdote, à la rencontre d'un grand poète de notre littérature. Et notre littérature est française. Elle compte de grands Suisses. Et parmi eux tous, Charles-Albert Cingria. Voilà ce qu'il faut dire et qui est essentiel.

« Mais n'allez pas me demander une définition de la poésie que vous ne comprendriez pas », écrivait Charles-Albert. On peut tourner ce refus par l'œuvre. J'ai assisté à la naissance de *Musiques de Fribourg* dont je fus l'éditeur sous le signe de Belles-Lettres. J'eus la révélation de la poésie de Charles-Albert : une fulgurance, un autre regard posé sur les choses et sur les hommes, et sur les événements qui deviennent des aventures, même les plus minces parce que le poète leur ajoute le mystérieux coefficient de l'art. « Poésie, petite étoile de poche, chantait

LES CHAÎNES DU BONHEUR

Derème, et qui fait apparaître la réalité la plus familière tout comme si vous ne l'aviez jamais observée. » Elle est dès lors une fête, une illumination où tout se mêle, la littérature, la musique, l'histoire, mille souvenirs qui transforment un simple piquet posé dans les prés en un arbre qui jette vers le ciel la silhouette compliquée de ses branches lourdes et noueuses.

Parlons de l'homme. Il était merveilleusement aimable, il voulait plaire même à qui lui déplaisait, pour la seule joie de ne pas perdre un instant de bonheur. Tout au plus se renfermait-il quelquefois dans un silence dangereusement approbateur, entrecoupé d'exclamations exagérément laudatives — inquiet, l'importun, alors finissait par se taire. Et Charles-Albert reprenait la parole et fusait alors pour une heure ou deux — jusqu'à l'heure de la fermeture, car nous étions au bistrot — la plus étincelante conversation qui se puisse imaginer. Le récit d'un même événement pouvait se renouveler à deux minutes d'intervalle pour aboutir à des conclusions ou à des chutes différentes : « Voyons Charles-Albert, tout à l'heure vous nous disiez... » — « Eh bien, c'est qu'il y a deux versions », clamait-il. Puis il redevenait grave. Charles-Albert Cingria a beaucoup songé à la mort.



La radio dans l'âme

J'aime la radio. J'avais décidé d'en faire à quatorze ou quinze ans déjà. Il faut croire qu'on obtient toujours ce qu'on désire fortement puisque en 1942 je fus miraculeusement convoqué à Radio-Lausanne. On me confiait dix minutes dans le cadre de l'heure du soldat. Il est vrai que j'avais écrit, téléphoné, embêté énormément de gens pour obtenir cette première émission qui fut diffusée, il faut le dire, dans l'indifférence générale. Mais le premier pas était fait. Celui qui coûte : Angèle Golay et Fernand Louis Blanc avaient eu très peur. C'est à eux qu'il en avait coûté de me donner la première chance et je leur en ai gardé une profonde gratitude.

Je continue à penser que c'est une chance merveilleuse que de pouvoir disposer du micro. C'est Marconi qui fait le talent des hommes de radio. Sans Marconi ils auraient peut-être du talent, mais personne n'en saurait rien. Marconi étant mort, j'ai fait un transfert de reconnaissance sur les patrons de Radio-Lausanne. J'ai quatre noms à citer : Bezençon, Méroz, Cordey, Vallotton. Je leur dois d'avoir pu pendant vingt ans faire librement le métier dont je rêvais quand j'étais enfant.

Il y a d'autres façons de définir le bonheur : mais celle-ci n'est pas mauvaise.

Le souvenir le plus précieux de ces vingt ans ? L'amitié.

Ma plus grande fierté ? L'amitié. Je ne cite plus de noms car on est en train de passer le mur de la vie privée : quand ma femme et moi pensons à des amis, ce sont les mêmes depuis vingt ans. On s'est rencontrés au studio et on ne s'est plus quittés. Ni la cohabitation à longueur de journée, ni les bureaux et les émissions partagées, ni les fumets de laurier d'une popularité passagère n'ont entamé la joie profonde que nous avons toujours de nous revoir, de nous sentir proches et mutuellement assurés de chaleur et d'affection.

Je songe souvent à cette vieille première voiture de reportage où nous nous entassions pour courir l'actualité : Désiré, chef de chœur, dirigeait d'une main qu'il aurait mieux fait de garder au volant des chansons, toujours les mêmes, qui n'étaient certes pas destinées à la diffusion. Les filles souriaient au bord du chemin.

...familiale tout
est dès lors une
...ure, la musique,
...a simple piquet
...ciel la silhouette

...ent aimable, il
...seule joie de ne
...se renfermait-il
...robateur, entre-
...es — inquiet,
...es-Albert repre-
...deux — jusqu'à
...strot — la plus
...r. Le récit d'un
...minutes d'inter-
...utes différentes :
...ous disiez... » —
...amait-il. Puis il
...coup songé à la



LES CHAÎNES DU BONHEUR

Il y avait de l'amitié jusque dans l'air que nous respirions. Etonnez-vous donc qu'on nous ait quelquefois reproché d'avoir été si chaleureux sur l'antenne quand venait l'heure de l'émission.

